



Abonnez-vous dès 1\$



Newsletter

**CULTURE****Le zéro pointé vers l'infini de Hady Sy****PORTRAIT**

Présentée dans le nouvel et impressionnant espace de Saleh Barakat, l'exposition « Sifr » pose des questions fondamentales, expose de nombreuses et grandes œuvres et impose un artiste majeur.

Olivier Gasnier Duparc | **OLJ**

16/01/2017

À force de fréquenter les artistes, on finit par les classer dans un jeu des 7 familles simplificateur, réducteur, cynique, mais terriblement révélateur. Il y a les tourmentés, les poètes, les faute-de-mieux, les cyniques, ceux que les papas financent et que les amis achètent, les chercheurs, et aussi les talentueux.

Puis il y a Hady Sy. En joker. Déjà, il est très grand. Cela lui donne de la hauteur sur les gens et les choses, cela lui permet de voir plus loin, d'être vu de plus loin aussi, et cela l'oblige finalement à devoir se pencher sur les choses et sur les gens. Car Hady Sy est ce qu'on appelle une personnalité solaire. Il attire les regards, les conversations et offre une empathie tellement rare dans un milieu artistique boursoufflé d'ego. À peine son «bonjour» prononcé, on a envie d'être son meilleur ami, de passer des heures à discuter avec lui, de le présenter à ses amis. Ses grandes mains chaleureuses, sa grosse voix enfumée de chanteur de blues, sa coolitude naturelle, son immédiate familiarité sont autant de clés qu'il offre à son interlocuteur. Il fait partie de cette race rare des gens qui, naturellement, où qu'ils aillent, quoi qu'ils fassent, rencontrent toujours les gens qu'il faut, fréquentent toujours les endroits où il faut être et sentent les gens et la société comme personne. Ces personnalités, ouvertes sur le monde et les humains, sont une espèce en voie de disparition, elles sont en total contre-courant des critères de réussite recommandés spéciaux XXI^e siècle. Et elles sont souvent le fruit d'un parcours de vie extraordinaire, d'une éducation faite d'ouverture et de choix personnels et professionnels forts.

« In God We Trust »



Celui de Hady Sy commence en 1964. Il est le fils d'un père premier ambassadeur du Sénégal au Moyen-Orient et d'une mère libanaise, membre active d'une grande famille de commis de l'État, progressiste et humaniste. L'éducation qu'il reçoit est à l'image du couple formé par ses parents, moderne, ouverte, intellectuelle, universaliste. Elle sera à la base des valeurs qui imprégneront sa vie et son œuvre. À 9 ans, la mort de son père oblige la famille à retourner au Liban et à y subir la guerre civile. Guerre qu'il fuira en 1984, diplôme en poche et ambition en bandoulière, pour s'installer à Paris. Ambition qui ne tardera pas à se concrétiser avec la création, en 1988, du International Festival of Fashion Photography. Ce festival de photo deviendra un benchmark pour la photographie et se développera dans plusieurs autres capitales à travers le monde. À 24 ans, il se retrouve, comme un poisson dans l'eau, à évoluer dans un des milieux les plus créatifs, dans une des villes les plus créatives, pendant une des périodes les plus créatives. Son réseau s'enrichit, il croque la vie à pleines dents, mais il garde beaucoup de recul et, déjà, veut faire bouger les choses. Il sera ainsi un des pionniers dans l'ouverture graduelle du mannequinat vers les modèles ethniques et le cassage du diktat «blonde sinon rien» imposé par des rédactions sclérosées. De l'art déjà, mais de la remise en cause déjà aussi.

Envoyé à New York en 1996 pour y réaliser, rien que ça, un livre et une exposition célébrant les 40 ans de la maison Yves Saint Laurent, il vit de plein fouet les attentats de 2001. Et remontent ainsi toutes les années de guerre au Liban, d'attentats à Paris et les questions qu'il se pose sur le pourquoi des guerres, de la haine, l'aveuglement face aux mauvaises interprétations des religions et, finalement, l'identité. In God We Trust, sa première exposition à la galerie Ethan Cohen à New York, rencontrera un grand succès et voyagera dans toutes les capitales des pays membres du Conseil de sécurité de l'ONU, les plus gros vendeurs d'armes mondiaux. C'est ce genre de paradoxe qui excite sa créativité et le pousse à aller plus loin et à réaliser deux autres œuvres aux sujets universels, Not for Sale sur les armes, et One Blood, projet pharaonique sur le sang, financé par le ministère libanais de la Culture, qui à l'occasion aura fait montre d'ambition et de courage. Car, loi oblige, même s'il est de mère libanaise, Hady Sy n'est pas libanais. Et c'est en 2008, à Berlin, pendant la réalisation de One Blood, en pleine crise financière mondiale, que l'artiste a commencé à travailler sur « Sifr », l'exposition présentée à la galerie Saleh Barakat.

Démontage

Toujours en réflexion, toujours en questionnement et toujours en se focalisant sur la big picture, Hady Sy remet en cause la place de l'argent, la valeur du billet, l'importance de la richesse, mais aussi le délitement des valeurs et, finalement, la valeur de l'art. Il crée ainsi des faux billets de 0 dollar, avec le nom de l'inventeur de ce non-chiffre sur le billet, al-Khwarizmi, d'où vient le mot algorithme. Un billet de 0 dollar, avec le mot zéro écrit en arabe, sifr donc, et un patronyme perse en guise de président WASP... Pied de nez lourd de sens, provocation érudite à un pays régi par ce billet vert et où les gens ont pour ambition de vie d'accumuler les 0 sur leur compte en banque, alors que, comme le soumet Hady Sy, le 0 ne vaut rien. Paradoxe de ce chiffre qui à la fois annule si on le multiplie, ne change rien si on l'additionne, mais augmente la valeur des choses quand on l'écrit.

Élargissant son sujet de l'argent à la place que l'argent prend dans notre vie quotidienne et les enjeux mondiaux, l'artiste propose plus de 60 pièces, photographies pour la plus grande partie, réparties sur les deux vastes niveaux de la galerie. Travail titanesque de plus de 3 ans, l'exposition «Sifr» se devait de commencer sa vie à Beyrouth, ville d'enfance de l'artiste, ville majeure de la région d'origine du zéro et ville symbole de la prise de force des valeurs de l'argent au détriment des valeurs morales, familiales et humaines.

Les œuvres présentées forment un démontage en règle du billet vert et des symboles qu'il véhicule. À la fois graphique et provocateur, il est aussi compréhensible, social et accessible à une population plus jeune, à qui il faut très tôt expliquer que la vie, ce n'est pas que le business. Finalement, et en guise d'ultime provocation warholienne, de posture que n'aurait pas reniée Guy Debord, l'artiste propose des œuvres qui ne valent rien, puisqu'elles représentent des billets à valeur zéro.

* Jusqu'au 11 février à la galerie Saleh Barakat – rue Justinien, Clemenceau.

Tél. 01-365615 – www.salehbarakatgallery.com – info@salehbarakatgallery.com

Pour mémoire

[Quand les artistes dénoncent dans leurs œuvres les abus civils, politiques, identitaires et sociaux...](#)

[Hady Sy, à sang pour sang humain](#)

[RETOUR À LA PAGE "CULTURE"](#)